

Que le chaos vienne

Les Misérables de Ladj Ly

Frédéric Bouchard

Volume 38, numéro 1, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92310ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, F. (2020). Compte rendu de [Que le chaos vienne / *Les Misérables* de Ladj Ly]. *Ciné-Bulles*, 38(1), 14–15.



Que le chaos vienne

FRÉDÉRIC BOUCHARD

Dans les rues, Paris célèbre la victoire de la France à la dernière coupe du monde. Les gens entonnent *La Marseillaise*, le sourire aux lèvres. Le sentiment de fierté est à son comble lorsque le jeune Issa se joint aux autres, arborant le drapeau français. Puis, une foule euphorique devant l'Arc de Triomphe s'enthousiasme alors qu'apparaît le titre du film emprunté directement à Victor Hugo. Adaptation contemporaine ou transposition plus personnelle? Un peu des deux. Avec ce premier long métrage, Ladj Ly propose un film coup de poing qui partage avec le romancier un même cadre urbain.

Ce quartier, c'est celui de Montfermeil, dans le 93, où Chris et Gwanda, deux membres de la brigade anticriminalité, patrouillent auprès des petits et plus grands malfaiteurs. Stéphane, tout juste arrivé de Cherbourg pour se rapprocher

de son ex-femme et de son fils, se joint à l'équipe et ressent rapidement les tensions entre les différents gangs du secteur. Ses collègues abusent manifestement de leur autorité, les caïds tentent de faire la loi tandis que d'autres aspirent à une certaine forme de tranquillité. Au milieu de cela surgit le petit Issa, qui a dérobé le lionceau appartenant à un groupe de gitans en colère. L'escouade doit vite retrouver l'enfant et l'animal avant que la situation ne dégénère.


Avec cette prémisse, le cinéaste met en place un récit simple à l'enjeu brûlant et explosif: les violences policières. Ayant lui-même grandi dans cette commune de la banlieue parisienne, il adopte une approche de proximité où la caméra, souvent à l'épaule, est au plus près des personnages et au cœur de l'action, qu'il s'agisse d'une discussion en voiture entre

collègues ou d'un affrontement agité entre différents clans de la cité. Il est attentif à la complexité des rapports entre tous ces individus en ne sacrifiant jamais la limpidité d'un langage cinématographique immersif où l'utilisation de plans de drone devient un puissant moteur narratif.

Vif, nerveux et frénétique, le style mis de l'avant par Ladj Ly permet d'éprouver le rude quotidien de ces trois patrouilleurs aux tempéraments aussi différents que complémentaires. À l'impulsivité de Gwada et à l'arrogance de Chris se superpose le caractère plus empathique de Stéphane, version moderne de Jean Valjean. Or, la force du long métrage est d'avoir réussi à nuancer ces portraits d'hommes. Pas d'ultimes ordures — alors que ce pourrait presque être le cas pour Chris qui franchit constamment la ligne morale



autre gamin épiant derrière une porte, **Les Misérables** brouille les subjectivités. Pour renforcer la position vertigineuse d'observateur que tient le cinéaste français, mais également dans l'esprit de mieux mener vers ce dénouement apocalyptique, où le récit est laissé en suspens et n'apporte aucune réponse, si ce n'est que la redoutable certitude que le sort de ces enfants, ceux qui sont les victimes d'un système favorisant toujours l'écart entre les riches et les pauvres, est confiné à un milieu duquel ils n'ont aucune échappatoire.

Au bout du compte, elle se révèle là, cette révision du roman du dramaturge français. Au-delà de la percutante citation que le film affiche au moment du générique de fin, et qui ramène le spectateur à un désolant constat d'actualité, le long métrage parvient à mettre en lumière avec un réalisme foudroyant le quotidien de ces âmes oubliées évoluant dans un climat social instable. Les policiers sont sur le point de craquer. La révolution de la jeunesse est imminente. Mais pour le cinéaste, l'issue de leur dernière confrontation entre l'un et l'autre se trouve autant dans l'espoir que dans la noirceur. En fait, s'il s'en remet ultimement au spectateur avec ce puissant électrochoc cinématographique, couronné du Prix du jury lors la 72^e édition du Festival de Cannes, c'est que Ladj Ly veut happer et réveiller les consciences. Et peut-être, enfin, briser ce pernicieux et cruel cercle vicieux. (Sortie prévue: 10 janvier 2020) 



France / 2019 / 102 min

RÉAL. Ladj Ly **SCÉN.** Giordano Gederlini, Ladj Ly et Alexis Manenti **IMAGE** Julien Poupard **MONT.** Flora Volpelière **PROD.** Toufik Ayadi et Christophe Barral **INT.** Damien Bonnard, Alexis Manenti, Djibril Zonga **DIST.** TVA Films

et légale — ni de héros, même du côté des brigands où Salah, un ex-détenu, s'est repenti en se convertissant à l'Islam et garde l'œil bien ouvert sur les magouilles qui se trament autour du petit restaurant qu'il gère. D'ailleurs, le réalisateur révèle les préjugés à l'égard de cet individu et de sa communauté dans une habile séquence où Stéphane — et avec lui le spectateur — se retrouve confronté à un sentiment d'insécurité entièrement construit face à un homme qui est finalement un gardien de la paix.

Ces idées préconçues hantent tout le film. Dans le traitement méprisant de la brigade vis-à-vis de ceux et celles qui fréquentent ces rues, mais aussi dans les réflexes presque maladroits des autorités à réagir avec la force, ce qui mènera inévitablement au drame. Là-dessus, Ladj Ly est intraitable. S'il expose sans équivoque cette violence perpétrée sous une impulsion qui n'est jamais excusée, il rejette toute forme de discours moral. Les arguments des personnages évoquant de tristes justifications et un absurde désir

de « sauver l'équipe » dévoilent certes le privilège certain de ces policiers, mais la caméra s'attarde autant à leurs visages accablés par la tragédie qu'à ceux des gamins condamnés, chaque jour, à un quotidien obscur où la colère et les cris grondent.

Et plutôt que de dépeindre cette jeunesse sous l'angle du misérabilisme, le film leur offre cet instant : un dénouement déchainé et effroyable, d'une intensité insoutenable où ces garçons et ces adolescents, blessés, humiliés, torturés, maltraités et terrorisés, s'unissent et hurlent leur rage à travers une révolte aussi inespérée que regrettable. Ils s'élèvent ainsi contre une emprise discriminatoire portant en eux une passion galvanisée par de nombreuses années de tyrannie et d'indignation.

Dans cette séquence culminante, d'une virtuosité et d'une tension à couper le souffle, où la caméra alterne les points de vue, passant de celui de l'escouade à celui d'Issa, qui s'érige tel un Gavroche furieux et vengeur, et s'arrêtant sur le regard d'un